

Résurgence

Là où Atilla passe... d'Onur Karaman

Catherine Lemieux Lefebvre

Volume 34, Number 1, Winter 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79896ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lemieux Lefebvre, C. (2016). Review of [Résurgence / *Là où Atilla passe... d'Onur Karaman*]. *Ciné-Bulles*, 34(1), 48–48.



Là où Atilla passe...

d'Onur Karaman

Résurgence

CATHERINE LEMIEUX LEFEBVRE

Deuxième long métrage du réalisateur Onur Karaman (**La Ferme des humains**), **Là où Atilla passe...** aborde la thématique de la recherche identitaire en créant la rencontre des cultures turque et québécoise. Jeune homme résidant toujours chez ses parents adoptifs, Atilla traverse une forte crise personnelle alors qu'il cherche à trouver et à construire sa véritable identité. Hanté par ses origines et étouffé au sein d'une famille où chacun doit se remettre en question, il est tiraillé entre le travail et les diverses échappatoires qui lui permettent d'oublier. Malgré son désir de fuite, Atilla ne peut faire l'économie du passage à l'âge adulte et tout ce qu'il sous-tend de prises de décisions.

Les questions identitaires et familiales ne sont certes pas nouvelles au cinéma; toutefois, Karaman parvient à éviter les clichés de la famille dysfonctionnelle en faisant place à des personnages d'une belle profondeur et en leur conférant des nuances émotionnelles complexes. Alors que le spectateur croit reconnaître les habituelles figures de la mère protectrice et caractérielle, du fils troublé qui se drogue et du père distant, ces prototypes humains se déconstruisent et gagnent en finesse. Le réalisateur s'assure également de

mettre sur le chemin de son protagoniste des personnages secondaires pluridimensionnels qui agiront à titre de guides, voire de mentors. Plus encore que le psychologue rencontré par Atilla, ce seront Asya (étudiante turque de qui il tombera amoureux) et Ahmet (collègue de travail turc, le très juste Cansel Elçin) qui marqueront le pivot du récit en déclenchant le désir de réconciliation du jeune homme avec ses racines douloureuses.

Présenté par des séquences oniriques dont la signification reste volontairement nébuleuse, le rapport aux origines s'esquisse peu à peu, devenant de plus en plus clair pour le spectateur. Aux rêves d'Atilla s'ajoute alors la présence imaginée de ses parents biologiques. Les scènes d'affabulation s'inscrivent d'abord en marge de la vie familiale et routinière, puis elles alterneront au réel avec davantage de persistances, tandis que le jeune homme plonge au cœur de ses angoisses. Le récit se teinte dès lors d'une dimension surréelle. Les ambiances chaudes et les rythmes languoureux de la musique turque, qui accompagnent la plupart des séquences, créent des moments de pause dans le développement de l'histoire afin de faciliter la compréhension du cheminement psychoémotionnel d'Atilla.

Le rythme lent du récit pourrait cependant décourager certains spectateurs. Karaman n'hésite pas à filmer les moments d'attente,

les malaises; il multiplie les moments où le silence s'installe, moments qui laissent transparaître les subtilités de la métamorphose des personnages, peut-être plus encore que ne le font les dialogues. Néanmoins, cette lenteur assumée est conséquente de la volonté du réalisateur de saisir le temps qui passe — une recherche identitaire aussi importante ne pouvant s'effectuer sur une courte période. Aussi, le cinéaste tire profit de l'apparente transformation des changements de saison et des paysages québécois, captant, par exemple, la vivacité des couleurs automnales ou la blancheur lumineuse de l'hiver. Ces différentes nuances de lumière sont également exploitées par le directeur de la photographie, qui va parfois jusqu'à jouer aux frontières de la surexposition pour mieux isoler un personnage, le découper du monde extérieur ou encore le rapprocher d'un être cher.

Là où Atilla passe... s'inscrit comme un film de personnages. Bien que le récit garde une part de mystère quant aux motivations d'Atilla, l'histoire repose principalement sur la performance des acteurs et sur la précision de leur jeu. Grâce à l'habile mise en scène de ces êtres sensibles, le film dépeint un moment de réflexion sur l'importance d'être un individu au sein d'une collectivité, hybride et métissée. Pour Karaman, la question identitaire est complexe et dépasse largement le cadre restreint des origines et de l'appartenance à une communauté, au point même de devoir chercher hors de soi. (Sortie prévue: 29 janvier 2016) 



Québec / 2015 / 89 min

RÉAL. ET SCÉN. Onur Karaman **IMAGE** Alexandre Bussière **MUS.** Vincent Chourot **MONT.** Amélie Labrèche **PROD.** Onur Karaman et Marcel Giroux **INT.** Émile Schneider, Roy Dupuis, Julie Deslauriers, Dilan Gwyn, Cansel Elçin **DIST.** K-Films Amérique